

blable à ces édifices irréguliers, dont le sommet trop massif s'éroule bientôt sur une base trop fragile.

La langue latine, devenue si harmonieuse en passant par la bouche éloquente de Cicéron, fut apportée dans les Gaules par les vainqueurs, et s'introduisit comme à regret dans le jargon rude et grossier des Gaulois. Elle ne put jamais contracter avec lui qu'une feinte alliance : les souvenirs de la langue romaine, qui se sont conservés jusqu'à nous, dans la plupart des anciennes provinces de France, attestent cette vérité. Cependant du concert de deux langages, l'un harmonieux et doux, l'autre sourd et sauvage, se forma peu à peu la langue française, qui devint par la suite si sublime sous la plume de Bossuet, si brillante et si pure sous celle de Racine et de Fénelon.

Dans ces siècles sauvages, le portique du temple de la science ne fut pas même entr'ouvert. Peut-être les druides ne furent-ils pas tout-à-fait étrangers aux connaissances qui illustrèrent les Platon et les Pythagore ; mais le flambeau des sciences, en brûlant dans leurs mains, ne jeta sur les peuples que de pâles lucurs. Le souvenir des sacrifices humains offerts par eux à de sauvages idoles, nous les représente plutôt comme des prêtres barbares, que comme des patriarches amis de l'humanité et propagateurs des lumières.

Les Gaulois ne furent pas étrangers au dogme de l'immortalité de l'âme ; car la nature a pris soin de le graver dans le cœur des peuples sauvages, comme dans l'âme de l'homme civilisé. Semblable à une étoile brillante, destinée à guider l'homme à travers la vie, ce grand dogme plane sur les ténèbres de la barbarie, ainsi qu'il domine les époques civilisées. L'univers moral le réclame comme sa base. C'est vers ce reflet de la divinité que semblent se diriger tous les rayons de l'intelligence humaine.

La poésie, fille du ciel, qui puise ses chants dans les concerts de l'immortalité, la poésie fit entendre quelques accens sur la lyre mélancolique des bardes. Ces poètes sauvages ne purent se soustraire à l'influence du temps où ils vécurent. Ils ne chantèrent que les combats : leur muse campait sous la tente ; elle écrivait sur le bouclier. Elle exalta l'héroïsme guerrier ; et plus d'une fois un vainqueur barbare, souriant au laurier qui lui était offert par le poète, s'abstint de souiller, dans le sang inutilement répandu, l'éclat de sa gloire.

Le christianisme, type poétique de la morale, en s'introduisant dans les Gaules, renversa les autels sanglants des druides, et étouffa le chant des bardes. Ces poètes sans art, qui répétaient sur leur lyre l'écho plaintif et monotone des forêts de la Germanie, ne purent accueillir les grandes inspirations offertes par une religion nouvelle. Car lorsque le poète puise ses chants dans l'abîme du doute, son enthousiasme est frappé